

Dimanche de garde

Y.-A. Robert-Grandpierre

Pour la troisième fois j'ouvre un œil sur mon réveil. Il marque six heures. Dans une demi-heure il va sonner. Pourquoi attendre? Je me lève. Je serai fin prêt à huit heures pour recevoir le Natel de la garde, fin prêt, rasé, douché, d'attaque.

On est dimanche. Rien ne bouge dans la maison, ni dans la rue.

Huit heures quinze, Yves sonne à ma porte. Il a pris soin de venir avec ce quart d'heure de retard que je reçois comme «je n'ai pas voulu te bousculer dès ton lever». Il m'apporte le Natel, les croissants, le journal du matin. Il me fait un petit rapport sur les cas en suspens, puis il repart dans le soleil avec des projets de famille et de grand air. Moi, j'entre dans la bulle.

Vingt mille, ils sont vingt mille habitants dans mon secteur à pouvoir faire appel à moi, et je suis seul! Bien sûr, je ne suis pas le dernier recours, il y a l'hôpital ... mais tout de même, qui va décider si une hospitalisation est nécessaire? C'est bien moi, et souvent c'est une épreuve déchirante, soit que le malade y soit opposé, soit au contraire qu'il le souhaite contre mon avis. Dans le premier cas c'est sa santé que je défends, dans le second, c'est ma réputation auprès des collègues hospitaliers.

Driiiiing!

Première sonnerie... le numéro s'affiche... tiens, ça vient de Colombier... allô, ... oui, des maux de tête depuis? ... Quel âge a-t-elle? A-t-elle de la fièvre? ... Peut-elle soulever sa tête et regarder ses pieds lorsqu'elle est couchée? OK, vous pouvez passer à mon cabinet ... disons ... à dix heures et demie.

Je raccroche.

Marrant, après certains appels, on pourrait quasiment rédiger l'ordonnance, tant les renseignements sont précis. Parfois, au contraire, on reçoit en gerbe une masse d'informations disparates, projetées en tous sens par l'anxiété, inutilisables. Pas d'autre moyen pour faire le tri que d'aller y voir soi-même. L'angoisse du malade a contaminé le médecin.

Bientôt dix heures, je monte dans ma voiture, j'ai cinq rendez-vous de prévus à mon cabinet.

C'est sympa, le dimanche, les gens viennent en famille. Ils sont quatre pour accompagner Charlotte qui a mal aux oreilles, son père, sa mère, ses deux frères. Chacun veut voir dans l'otoscope «comment c'est, une otite».

L'ascenseur s'ouvre sur les suivants. On se salue.

Bientôt midi, une visite à faire sur le chemin du retour. Et pourquoi dois-je lui rendre visite, au fond, à ce type jeune qui est tout bêtement grippé? Il aurait pu venir au cabinet comme les autres. Autrefois j'aurais tiqué, je me serais senti manipulé. Aujourd'hui, je m'en fous. En réalité, j'aime bien rendre visite aux gens quand j'en ai le temps: ils me reçoivent chez eux, dans leur univers. Je suis leur hôte, ils m'accueillent détendus, naturels. Moi j'entre dans un monde inconnu, avec ses espaces, ses odeurs, ses bruits, ses couleurs et ses usages. C'est mon exotisme à moi, ma Guadeloupe.

Il y a toujours du soleil dehors, un petit air vif, et je me dis en déposant ma trousse sur le siège arrière: «Tu vois, grand, pendant que tu bosses, les copains peuvent déguster leur congé. Ils comptent sur toi, comme tu peux compter sur eux quand ils sont de garde. Au fond, tu es de garde pour la population et pour tes collègues.»

Je rentre chez moi en me disant que jusqu'ici cette garde n'est pas plus pénible qu'un jour de congé.

Le repas. La sieste, sieste interrompue par un téléphone à 13 h! Tiens, en semaine ça n'arrive pas de recevoir un appel à 13 h, sauf urgence extrême. Le dimanche, oui, le dimanche est un temps ouvert, sans repères.

Et puis il y a l'après-midi. Un après-midi qui se traîne, avec de très longs silences qui me font vérifier que le téléphone est bien en veille.

Il y a la tombée du jour qui déclenche une série d'appels, m'entraînant dans une ou deux visites et quelques conseils.

Il y a la soirée, avec le film à la TV, si possible un film d'action qui m'extrait de moi-même.

Il y a le coucher avec le téléphone à portée de la main, à côté du réveil.

Il y a le sommeil où j'entre par ricochets comme un galet dans l'eau, un sommeil agité, un sommeil de bataille.

Il y a enfin le réveil où de la tête aux pieds une onde de vie me ressuscite: «C'est fini, l'épreuve est finie.»

La lumière du matin m'accueille dans ses projets.

Je n'aime pas faire la garde, mais quelle saveur aurait ce matin s'il ne suivait pas la garde?

J'arrive au boulot.

«Ca s'est bien passé ta garde?» demande mon collègue.

«Oui, oui, cool, une garde paisible, je n'ai pas dû me relever la nuit.»

Correspondance:
Dr Y.-A. Robert-Grandpierre
Château 12
CH-2022 Bevaix
Tél. 032 842 29 42
Fax 032 841 49 20

E-mail: yarobertg@bluewin.ch